

Francis-Joachim Roy

Les chiens

Silvia Boraso

Università Ca' Foscari Venezia, Italia

Review de Roy, F.-J. (2019). *Les chiens*. Montreuil : Le Temps des Cerises éditions, 232 pp.

Né à Port-au-Prince en 1923 et mort en France en 1969, Francis-Joachim Roy est un écrivain et intellectuel haïtien qui a voué sa vie et sa carrière littéraire à la dénonciation des crimes et des injustices qui ont ravagé sa terre natale depuis son indépendance, en 1804, jusqu'à nos jours, s'intéressant notamment à la condition de la classe paysanne et s'opposant fermement au régime duvaliériste. Au niveau personnel, ce militantisme dévoué lui vaudra l'exil à l'étranger – qu'il passera en France, à Paris, où il s'installera dans les années 1940 et d'où il poursuivra sa lutte acharnée contre la corruption de la classe dirigeante haïtienne. Au niveau littéraire, son dévouement coûtera à l'auteur un anonymat presque total parmi ses compatriotes : son seul roman, *Les chiens*, demeure toujours inédit dans son pays d'origine. Publié pour la première fois chez Robert Laffont en 1961, ce texte est resté longtemps méconnu, voire inconnu, tant par le public que par la critique. En 2019 il apparaît sous un jour nouveau grâce à l'édition particulière du Temps des Cerises qui a le mérite de reporter à l'attention des spécialistes ainsi que d'un lectorat plus large l'un des chefs-d'œuvre de la littérature haïtienne. En effet, le récit fait non seulement preuve d'un engagement politique et social estimable de la part de Roy, mais il révèle aussi un talent littéraire extraordinaire dont il ne nous reste malheureusement que ce seul échantillon.



Edizioni
Ca' Foscari

Submitted
Published

2020-07-14
2020-12-22

Open access

© 2020 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



Citation Boraso, S. (2020). Review of *Les chiens*, by Roy, F.-J.
Il Tolomeo, 22, 385-388.

DOI 10.30687/Tol/2499-5975/2020/01/043

Inspiré par la tentative de putsch du Général-Président Paul Eugène Magloire en 1956, *Les chiens* raconte l'histoire d'une dizaine de personnages dont les chemins se croisent au cours d'une seule journée dans les rues de Port-au-Prince. Dans un style qui reprend la tradition haïtienne de la *lodyans*, Roy campe une mosaïque de scènes différentes montrées à l'intérieur d'un long plan séquence qui suit de près les péripéties des protagonistes. Mais c'est justement l'arrivée des chiens dans la capitale qui va déterminer le glissement d'une scène à l'autre. D'une présence initiale sporadique, ces bêtes se font de plus en plus nombreuses et arrivent à prendre possession à la fois de la ville et du récit : non seulement le roman s'ouvre sur leur apparition inattendue dans Port-au-Prince et se clôt par leur départ subit, mais leur marche vers le centre-ville va également scander le rythme de la narration, ce qui fait de ces figures animalières apparemment secondaires le véritable pilier autour duquel s'articule le roman. Dans le texte, ces animaux vont revêtir des valeurs allégoriques différentes qui vont évoluer au fur et à mesure que les événements s'enchaînent. Comme le propose dans la postface à cette édition Alessandro Costantini, professeur de Littératures francophones à l'Université Ca' Foscari de Venise qui avait déjà consacré aux *Chiens* de Roy un long article,¹ ces chiens assument tant le rôle d'« antagonistes de l'homme » (216) que la fonction symbolique de « représentation de l'humanité misérable » (216) et de « métaphore d'une collectivité » (217).

Le passage de trois chiens « maigres, couverts d'une poussière immémoriale » (7) devant l'entrée de la boutique où Cocobé est assis attire son attention. Ce dernier, l'une des figures principales du portrait social croqué par l'écrivain, surveille attentivement les mouvements de l'étrange groupe canin et interprète la nature exceptionnelle de l'événement comme un présage, les chiens n'étant que des « prends garde » (13) envoyé par le sort. L'atmosphère qui hante la ville, en effet, ne laisse rien présager de bon à l'horizon, sensation amplifiée par la confusion qui semble régner dans les rues principales, plus que d'habitude congestionnées par le trafic. À travers les multiples déplacements des personnages qui passent d'un quartier à l'autre, Roy nous décrit la capitale haïtienne comme une ville étouffée par des relents pestilentiels provenant des déchets amassés partout et assourdie par le vacarme épouvantable produit par l'engorgement de gens, d'animaux et de voitures :

À la hauteur de l'Abattoir, une odeur épouvantable de déjections remplissait l'air. La brise, presque étale à cette heure de la mati-

¹ Costantini, A. (2007). « Des chiens et des hommes : de la métonymie individuelle à la métaphore collective (*Les chiens* haïtiens de F.-J. Roy et les autres) ». *Interculturel/Francophonies*, 12, 77-121.

née, la brassait avec la fumée âcre qui se rabattait sur le quartier, partant [d]es montagnes d'ordures que le Service d'hygiène Publique déverse, au long des années, face à la ville, et qui se consument lentement lorsque leur propre pourrissement les fait monter à la température interne du tas. Sur un sol d'immondices se tient le marché au charbon. Ânes, mulets et chevaux, tous noirs, y enfoncent jusqu'au jarret et une population de zombis, dont on ne distingue que les dents blanches et les gencives rouges, y végètent dans la crasse, dormant à même le sol, vêtus de sacs vides ou dans des ajoupas coniques dont les palmes couvertes de poussière font penser à une parodie infernale du dimanche des Rameaux. (50)

Ce cadre pitoyable va être secoué par une tension croissante jaillie de nulle part et par une inquiétude générale qui s'empare soudainement de la population port-au-princienne, désormais accoutumée aux troubles bouleversant de temps à autre leur ville, une population qui ne peut qu'attendre que la tempête s'abatte en espérant qu'elle ne soit pas trop violente :

Le nègre de Port-au-Prince est comme ça. Dès qu'il y a quelque chose dans l'air, il le sent et, ce qu'il y avait dans l'air ce matin, le chauffeur ne saurait dire ce que c'est, sinon que c'était un jour à ne pas bêtiser avec les gens. (49)

Dans un crescendo d'agitation marqué par l'enchaînement de plus en plus resserré de leurs arrivées successives, les chiens pointent à l'improviste hors de ce paysage urbain de la misère et s'érigent en représentants des malheureux de la ville auxquels ils ressemblent aussi bien au niveau physique qu'au niveau comportemental :

Devant lui, incroyablement maigres, trottaient quatre chiens. L'un d'eux avait la queue coupée au ras des fesses. Le second levait haut les pattes comme un ivrogne. Le troisième avait dû être noir. Ce qui lui restait de pelage était gris et il avait un épi blanc sur le front. Quand la voiture de Barsac le doubla, il fit un bond de côté et montra les dents. Il avait l'air, avec son museau effilé, ses minces lèvres bises et ses gencives pâles, de l'image même de la haine et de l'impuissance. (42-3)

En partageant cette « haine » et cette « impuissance » avec la majorité pauvre de la population, au début du récit les chiens adoptent une attitude résignée face aux hommes qui les harcèlent et qui s'avèrent être significativement les puissants de la ville. Pour n'en produire que quelques exemples, c'est un soldat qui renverse délibérément par sa voiture un chien trotinant au bord de la route (27) ; c'est un gendarme qui ignore complètement le cadavre d'un animal écrasé (15)

qui va s'ajouter aux milliers d'autres entassés sur des trottoirs déjà bondés de déchets. Les animaux comme les hommes semblent accepter passivement les injustices perpétrées par les figures au service du pouvoir, des gendarmes et des politiciens qui profitent de leur misère et qui se divertissent en les tuant sans merci.

« Mais dans la lumière diaprée des Tropiques, vingt-quatre heures c'est beaucoup » (209). Quand le découragement semble prendre le dessus, Roy offre aux lecteurs et aux personnages un moment d'espoir qui dans l'espace d'une journée va remettre en ordre la roue du destin. En effet, au moment où les individus perdent leur dignité d'êtres humains et s'abaissent à un état bestial, les chiens s'érigent en « vieilles Érinys, chiennes cruelles qui veillent à punir les méchants » (209). Significatif à ce sujet, l'épisode qui se produit dans le bureau de Lefranc, cousin du Président du pays et membre du gouvernement, marque un véritable tournant à l'intérieur du récit. Lefranc et Janine, sa belle secrétaire qu'il désire ardemment, regardent deux chiens s'accoupler devant leur fenêtre ; la concupiscence de l'homme et le consentement impudent de la femme, qui semble finalement céder à ses avances ne serait-ce que pour son gain personnel, se reflètent dans la lascivité des animaux et contribuent à la représentation d'une classe politique dégradée, guidée exclusivement par ses passions charnelles et par ses propres intérêts.

Contre ces abus, les chiens abandonnent leur attitude résignée et se dressent en protecteurs de la communauté, empêchant ainsi pour une fois aux puissants de la ville de prendre le relais. Pour accentuer ce glissement de signification, Roy sature le récit d'un lexique militaire servant à désigner l'avancée inexorable des animaux vers les centres du pouvoir. L'emploi de termes tels que « contingent » (115), « rangs », « parade », « défilait », « marche » (122) renforce l'idée implicite dans le roman que la véritable force ne peut que dériver de la collectivité – canine au niveau narratif, humaine au niveau symbolique – et renvoie explicitement au combat acharné auquel les animaux se livreront contre la milice présidentielle. À la fin du roman, une fois la victoire remportée, les chiens s'en iront comme ils étaient venus, discrètement, restituant la ville libérée à ses habitants.

Dans un style à mi-chemin entre le récit oral et le tournage cinématographique, *Les chiens* de Roy présente au public une histoire que l'auteur a définie comme une « farce énorme et tragique » (209) caractérisée par un étalage flagrant des vices humains, dont la corruption et la violence de la classe politique ne sont que l'expression la plus évidente. Ce serait toutefois une erreur de penser à son roman comme à un portrait larmoyant des conditions misérables des habitants de Port-au-Prince : ce que Roy offre aux lecteurs ainsi qu'à ses compatriotes est une occasion de se racheter par le biais d'une allégeance collective sporadique, peut-être invraisemblable mais puissante, aux yeux du destin. Ne serait-ce que pour vingt-quatre heures.